

Lisez et faites lire

l'en dehors

organe d'éducation, de réalisation, de camaraderie
individualiste anarchiste

ABONNEMENT : un an 10 fr. (extérieur 15 fr.)

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE :

à 3 exempl. de chaque numéro : un an 24 fr.
(extérieur : 36 fr.)

à 5 exempl. de chaque numéro : un an 36 fr.
(extérieur : 52 fr.)

Bulletin d'abonnement à "l'en dehors"

Joindre le montant à l'envoi de ce bulletin.

Nom et prénoms

Adresse complète

(Ecrire très lisiblement).

Nombre d'abonnements souscrits : minimum de propagande à 3 exemplaires ;
..... id. à 5 exemplaires.

Supplément à *l'en dehors* n° 155

20 c.

E. ARMAND

La

camaraderie amoureuse

DEUXIÈME ÉDITION, CORRIGÉE

Edition de *l'en dehors*, PARIS
et ORLÉANS, cité Saint-Joseph, 22

1929

La Camaraderie amoureuse

J'ai trouvé l'autre jour dans mon courrier la lettre ci-dessous :

Nîmes, 2 mars 1929..... Si je vous ai bien compris, l'amour, pour vous, se réduit à une simple fonction (comme le manger et le boire) et dès lors toutes les fioritures dont on entoure ce sentiment ne sont que des choses artificielles conçues par l'homme, encouragées et entretenues par le corps social en sa littérature, son théâtre, son cinéma, ses lois. Je diffère tout à fait d'opinion avec vous sur ce point car j'estime que l'amour, s'il est en effet une fonction, est autre chose aussi, autre chose de plus élevé, de plus délicat, de plus subtil et que ce qui, à mon avis, en fait le charme n'est pas absolument fabriqué, mais est en puissance dans son essence même. Encore que l'amour soit difficilement réductible à l'analyse, chacun a conscience de ce qu'il est, et qu'il n'est pas seulement fonctionnel, mais relève de notre moi intime, de notre « âme », pour employer une expression plus répandue, si vous préférez.

Et c'est parce que je conçois l'amour ainsi que je ne crois pas qu'il puisse se contenter du cadre fonctionnel que vous lui assignez ; je vais plus loin, s'il n'était que cela, que cette chose vulgaire si peu poétique, si terre-à-terre, il cesserait de m'intéresser, car, à mon sens, son charme, son attrait, tout ce qui le différencie de toute autre chose dans la nature, le rend plus attachant et le fait échapper à tout contrôle, à toute réglementation, à tout ju-

gement. On sent l'amour, on ne se l'explique pas.

Je sais, vous me direz que cette conception de l'amour n'est pas la vraie, qu'elle n'est pas celle de la nature, que c'est presque la caricature de ce sentiment ; encore que rien ne le prouve, je vous l'accorde pour vous faire plaisir, mais je me demande qu'est-ce que ça peut nous faire, et qu'est-ce que ça fait au fond, puisque nous trouvons aujourd'hui ce sentiment tel quel ; que c'est tel qu'il est qu'il le faut discuter et non tel qu'il devrait être (à votre avis) et que nous devrions le vivre. Et dès lors, ne croyez-vous pas que si nous en heurtons les manifestations telles qu'elles se produisent journellement, nous nous préparons fatalement des déboires ?

Que la nature n'ait pas voulu ça, je le répète, c'est bien possible, et je ne suis pas loin d'admettre que c'est seulement le désir qu'elle a créé en vue de la continuation de l'espèce, mais ce désir trop terre à terre n'a pas satisfait longtemps l'homme, qui se raffina de jour en jour, et ce désir s'est mué en quelque chose de plus grand ; et c'est l'amour qui est apparu : l'amour apportant avec lui l'idée de préférence ayant pour conséquence fatale la jalousie.

Car, que vous le vouliez ou non, malgré tout et malgré tous, la jalousie existe, et c'est autre chose que l'explication matérialiste qu'on en a donnée quelquefois, c'est quelque chose de particulier à l'être humain et l'animal ne le connaît pas. Mettez dans un enclos deux taureaux et une génisse, assurément ils lutteront pour conquérir la femelle, mais au lieu d'une seule génisse mettez-en deux, les taureaux en prendront chacun une et ne se battront

plus. Maintenant, changeons de données, prenons des hommes et des femmes à la place d'animaux, il se produira ceci peut-être, c'est que même quand il y aura deux hommes et deux femmes, les deux hommes s'affronteront parce qu'ils voudront tous deux la même femme. C'est ça qui est la *préférence*, principe fondamental de la *jalousie*, de la jalousie dont on souffre alors même qu'on s'en croit affranchi.

Pourquoi est-on jaloux et pourquoi aime-t-on ? J'ai lu quelque part cette pensée : « On a des tas de raisons de hair, on n'en a aucune d'aimer et on aime ». C'est vrai, et du fait qu'on aime, dussiez-vous en bondir, on est jaloux.

L'amour n'échappe pas à la règle commune ; on en raisonne fort bien lorsqu'il s'agit d'un autre que soi, mais que vous soyez en cause et tout tombe (si vous aimez véritablement) et ce qui vous paraissait rationnel cesse de l'être : ainsi en pure logique, qui peut contester qu'une femme ne soit pas libre de son corps ? Or, s'il s'agit de celle que vous aimez, vous souffrez (au moins ça) : qu'elle le prête à un autre, il vous semble qu'elle vous ravit quelque chose qu'elle devrait garder pour vous, et votre peine s'aggravera d'autant plus que l'acte d'amour se passera plus près de vous. Quel que soit votre état d'esprit, vous serez jaloux, et cela ne sera pas critiquable, car vous ne pouvez rien contre que le subir.

Maintenant pour vous dire toute ma pensée, je crois que c'est là le fait de la jalousie de l'homme surtout, car celle de la femme est différente et est seulement une souffrance d'amour propre, car dans l'acte d'amour la femme ne prend rien, elle donne au contraire, et c'est l'homme, qui

privé de ce don (qui est le corps de la femme avec ses formes attirantes, toutes ces choses dont il a joui et dont l'image remplit son cerveau) souffre de tout son être, et bien plus terriblement... — RECOLIN.

Je finirai par croire que je m'exprime obscurément ou en une langue peu assimilable. Je m'imaginai cependant m'expliquer assez clairement. Si j'écrivais de façon à être compris de tout le monde, il ne me semble pas que l'on m'enverrait des missives semblables à celle-ci qui dénote que son auteur n'a pas approfondi les thèses que je m'efforce si patiemment de développer ici.

Éliminons de suite la question de la jalousie chez les animaux. Tous ceux qui les ont étudiés savent qu'ils sont aussi jaloux que les humains, sinon davantage. Cette jalousie ne disparaît pas parce que l'abondance existe, et la femelle fait son choix, j'en ai eu l'exemple sous les yeux. — Je ne sais pas où le camarade Recolin a pris ou a vu que la jalousie de la femme soit davantage le résultat d'un amour-propre froissé que la jalousie de l'homme. J'estime que la jalousie de la femme est tout autant d'ordre propriétaire que celle de l'homme, qu'en maints cas elle est d'un ordre sentimental plus profond que le sien. Sans doute il y a des femmes qui

sont jalouses par amour-propre, mais dans une proportion qui n'est pas supérieure à celle du mâle humain.

Ces points réglés, je n'ai jamais nié que la façon de voir de ce camarade ne fût celle de la majorité des humains qui m'entourent. C'est la façon traditionnelle, celle que l'Église et l'État, le Capitalisme et les réguliers de toute provenance se sont efforcés d'inculquer dans le cerveau de l'homme.

Façonnée par des millénaires d'atavisme éducatif, la majorité des humains croient que l'amour est inanalysable comme la foi et donne à ce produit du fonctionnement de l'organisme la valeur d'une faculté mystique, d'un don surnaturel, qui échappe au déterminisme. L'amour, pour eux, c'est comme la poésie pure, c'est question d'inspiration, grâce céleste.

Eh bien ! ceci n'est pas exact. On fait des vers parce qu'on a un cerveau et non parce que le bon dieu ou le mauvais diable vous inspire. Sans doute, on ne compose pas des vers à tout bout de champ — le papier vaut assez cher comme ça — mais quand l'occasion s'en présente ; or, de même qu'il y a des humains de tempérament plus versificateur que les autres, il en est qui sont de complexion plus amoureuse que d'autres.

Rien de mystérieux là-dedans. Il n'y a pas plus d'ange de la versification que d'ange de l'amour. Tous les humains n'aiment pas de la même façon. Cela dépend de la phase vitale que l'on traverse. Cela dépend surtout du déterminisme de chacun. Les uns ne conçoivent l'amour que « sentimentalement », les autres que « physiquement », plusieurs à cause de certains avantages « statiques » (cohabitation, sécurité, vie de famille, etc.) qu'il procure, et ainsi de suite. Or ces différents aspects de l'amour sont parfaitement « réductibles » et dépendent du degré de sensibilité de chaque unité humaine. Moins l'unité humaine est raffinée, sensitive, avide d'expériences, plus sa conception de l'amour est simple, sans arrière-plan, inartistique.

—o—

Mais ce n'est pas sur ces différents terrains que je veux me placer en discutant avec le camarade Recolin, tout entraîné que je me sente à le faire. Je veux essayer de faire comprendre ce que nous voulons quand nous parlons de « camaraderie amoureuse », qui est autre chose que le pluralisme ou la diversité en amour.

C'est une éthique amoureuse AUTRE que la conception des rapports sexuels

actuellement en vigueur. Comme me l'écrivait un jour un camarade, c'est d'une « civilisation de l'amour » toute différente que la civilisation actuelle qu'il s'agit.

Peu importe que cette conception, cette éthique, cette civilisation s'accorde avec les coutumes sexuelles des animaux, les mœurs amoureuses des peuples chrétiens, musulmans, bouddhistes ou fétichistes. Il s'agit d'une VALEUR AUTRE, je ne dis pas nouvelle, car la conception que nous défendons ici a été pressentie, exposée et même pratiquée par plusieurs qui nous ont précédés.

L'éthique anarchiste elle-même n'est pas non plus d'accord avec la nature, avec l'expérience économique ou politique : le gros a toujours dévoré le petit, le vainqueur a réduit le vaincu en esclavage, le plus intelligent et le plus rusé a toujours roulé le plus naïf et le plus confiant, etc. Un milieu où la domination gouvernementale et l'exploitation de l'homme par son semblable sont inconnus jure avec tout ce que nous connaissons de l'histoire des sociétés.

Je n'ai jamais écrit que notre conception de la camaraderie amoureuse ne jurait pas avec tout ce que nous connaissons de l'histoire de l'amour dans le milieu social.

—o—

Voyons un peu.

Nous posons en thèse :

1° que là où la femme est mise sur le même pied que l'homme, où elle traite de gré à gré avec l'homme, chacun s'appartenant d'abord à soi-même, il ne peut pas y avoir de propriété sexuelle. Le fait de considérer un être — totalement ou partiellement — comme sa propriété, que ce soit au point de vue économique ou corporel, est contraire à l'esprit individualiste, quoiqu'on dise et quoiqu'on veuille.

2° que le sentiment (autre mot pour sensibilité — forme de la sensibilité) est éduquable au même titre que les autres produits de l'organisme humain ; nous prétendons ici que le sentiment n'échappe pas plus à l'éducation, au perfectionnement, à l'amplification que la volonté, la mémoire, le goût, le jugement, etc., etc.

3° que l'exclusivisme en amour et l'unicité amoureuse nous paraissent : avoir des bases plus traditionnelles que rationnelles — servir des desseins politiques et religieux d'ordre autoritaire davantage que les intérêts de l'Individu — dénoter de la pauvreté et de l'indigence sentimentales ou affectives.

4° que la conception individualiste anarchiste de la vie exclut toute hiérarchie des parties corporelles, des sen-

timents et des modes de jouissances, dès lors qu'il n'y a pas violence, vol ou fraude à l'égard d'autrui.

On voit que nous ne faisons pas abstraction du sentiment, nous le croyons susceptible d'apprentissage, de développement. D'ailleurs, nous comprenons fort bien que le déterminisme d'un individu ou d'un groupe ne les porte pas à accepter ces thèses. Nous combattons pour qu'on nous laisse les exposer et leur amener des sympathisants, des pratiquants.

—o—

Examinons maintenant la question de la camaraderie amoureuse elle-même. On sait que nous la définissons comme *l'intégration, dans la camaraderie, des DIVERSES SORTES de réalisations sentimentales-sexuelles.*

Avant d'aller plus loin, deux mots.

Je suis las des conversations et des lettres, où des camarades me reprochent de ne considérer la femme que comme une « machine à coïter », las jusqu'à l'irritation ; je n'ai jamais écrit « manifestations coïtales ». Je n'ai jamais fait fi de tous les gestes émouvants, de toutes les jolies choses qui sont l'accompagnement de l'amour. Réalisations sentimentales-sexuelles, cela va de la joie qu'on éprouve à sentir

près de soi les êtres aimés, à entendre le son de leur voix, jusqu'aux sensations et aux jouissances voluptueuses et érotiques les plus hétérodoxes et les plus hors-convention qu'il soit possible de concevoir et de s'imaginer. Bien loin de dédaigner la sensibilité, nous la considérons comme un facteur d'enrichissement psychologique ; nous estimons que l'être doué de plus de sentiment est nécessairement moins pauvre que celui qui ne possède que des facultés sentimentales restreintes.

Mais la camaraderie amoureuse est quasi incompréhensible si on ignore *notre* définition de la camaraderie pure et simple.

Maintes fois, j'ai exposé cette définition, représentant la camaraderie à la fois

comme une assurance volontaire que souscrivent entre eux les individualistes pour s'épargner toute souffrance inutile ou inévitable..... et..... comme un effort fait en vue de se procurer, entre assurés, la satisfaction des besoins et des désirs, de quelque nature qu'ils soient, que pourraient manifester les participants au contrat de camaraderie.

Toute la question est de savoir si l'on accepte ou si l'on repousse cette définition de la camaraderie en général. Si on la rejette, la « camaraderie amoureu-

se » demeure lettre fermée ; si on l'accepte, la route est lumineuse.

Nous n'avons jamais prétendu que notre définition de la camaraderie — pure et simple — fût celle que lui donnent la généralité des anarchistes, individualistes comme communistes. Nous pensons même, qu'en l'état actuel des choses, elle n'est accessible qu'à peu d'unités humaines. Nous savons fort bien que le plus ordinairement la camaraderie s'arrête à une conformité d'opinions intellectuelles.

Mais si on accepte notre définition de la camaraderie pure et simple telle quelle, notre thèse de la « camaraderie amoureuse » n'offre plus de difficultés à être comprise. On conçoit, par exemple, que la jalousie, le refus, la préférence, le « tant pis pour toi », etc., n'existent plus. Ces choses rentrent dans la catégorie des « souffrances inutiles et évitables ». On conçoit fort bien de même que des camarades qui veulent se procurer, entre eux « la satisfaction de leurs besoins, de leurs désirs, de quelque nature qu'ils soient » renoncent à se montrer à l'égard les uns des autres coquets, capricieux, indifférents, etc.

On comprend, d'après ce qui précède, que nous posions encore en thèse que la pratique des expériences amoureuses, dans un milieu sélectionné, mène à

« une camaraderie plus efficace, plus compréhensive, plus élargie ». C'est une déduction logique de notre définition de la camaraderie en général.

—o—

Nous savons, certes, que la pratique de la camaraderie amoureuse est uniquement à l'usage de ceux qui se sont assimilés notre définition de la camaraderie, pure et simple.

Le nombre en est forcément restreint.

Mais je ne crois pas me tromper en affirmant que, dans le milieu social pris *grosso modo*, nombre d'humains ont par dessus la tête de la pratique étriquée, coutumière, renfrognée, petit-bourgeoise des relations amoureuses.

J'ajoute que la pratique de la camaraderie amoureuse n'est pas faite pour des compagnes ou des compagnons s'arrêtant sur l'apparence extérieure. Comme pour toute camaraderie sérieuse, elle ne se fonde pas sur la nuance de la peau, la forme du nez, la couleur de l'œil, une constitution corporelle réglée sur la statuaire grecque, le plus ou moins de poils blancs ou colorés. Nous laissons au vulgaire, à l'être de troupeau, ce mode de sélection simpliste. C'est entre associés à tempérament amoureux (je ne dis pas spécialement sentimental ou coïtal) que peut se con-

cevoir la pratique de la thèse de la camaraderie amoureuse : l'état-civil et le casier judiciaire n'y sauraient être des moyens de tri.

Est-ce à dire que s'il en existait, les groupes de camaraderie amoureuse ne se baseraient pas sur certaines affinités spéciales : intellectualité, sentimentalité, érotisme, par exemple ? Certes. Mais chacun de ces groupes — leur effectif variant de 2, 3 ou 4 jusqu'à l'infini — prendrait à cœur de n'empiéter point sur leur activité, leur expansion, leur recrutement mutuels. Nous restons ainsi dans le cadre de l'individualisme anarchiste pur.

La thèse de la « camaraderie amoureuse »

Par *camaraderie amoureuse*, les individualistes à notre façon entendent plus spécialement l'intégration dans la camaraderie des diverses sortes de réalisations *sentimentalo-sexuelles*. Autrement dit leur thèse de la camaraderie amoureuse comporte un *libre contrat d'association* (résiliable selon préavis ou non, après entente préalable) conclu entre des individualistes anarchistes de *sexe différent*, possédant les notions d'hygiène sexuelle nécessaires, dont le but est d'assurer les co-contractants contre certains aléas de l'expérience amoureuse, entre autres : le refus, la rupture, la jalousie, l'exclusivisme, le propriétaireisme, l'unicité, la coquetterie, le caprice, l'indifférence, le flirt, le tant pis pour toi, le recours à la prostitution.

Le Gérant : O. DUCAUROY.